

Paul BLANCHOT

L'Écume Bleue

M+ ÉDITIONS
5, place Puvis de Chavannes
69006 Lyon
mpluseditions.fr

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

© M+ éditions
Composition Marc DUTEIL
ISBN 978-2-490591-99-2

Remerciements

Merci à François, Dylan, Sylvie et Angéline pour votre amitié, vos relectures et vos conseils avisés. Toutes vos remarques m'ont été très précieuses.

Merci à l'écrivain Guillaume Beck pour ses retours sur ce texte, et à Cassandra pour sa lecture attentive.

Merci à mon agent, Isabelle, pour sa lecture et ses nombreuses remarques d'amélioration.

Merci enfin à mon éditeur Marc Duteil de M+Editions pour sa confiance renouvelée avec ce deuxième roman. Ton soutien est vraiment une chance pour moi. Merci à tes équipes pour leur travail passionné.

PRÉAMBULE

-

PAR UNE NUIT NON DÉSIRÉE

*« Il doit bien y avoir quatre-vingts ans de cela, au moins...
Dans les années 40.*

Une déflagration claque dans l'obscurité, les cieux tonnent, grondent, une lueur déchire l'espace dans un fracas de fureur. Le temps d'un clignement de l'œil, se dévoilent à perte de vue les prairies de l'Oklahoma et ses immenses étendues de terres cultivées. Quelques pins et chênes épars se dressent dans le paysage avant de disparaître tout aussi vite dans l'ombre.

Nouveau claquement, et le même décor réapparaît. Quelques routes sont cachées par les herbes hautes. Des granges et des habitations en bois, peintes en blanc, se tiennent serrées comme pour se soutenir les unes les autres. D'épais nuages menaçants roulent dans l'immensité céleste, lancés à grande vitesse dans une course tumultueuse. Les cieux menacent le monde de toute leur démesure. La chaleur est lourde, l'humidité vivace. La foudre s'abat encore une fois, puis une deuxième, dans un grand déballage d'éclats de lumière et de zébrures. Le tumulte résonne à des kilomètres à la ronde, secouant l'air de puissance pure, d'un courroux céleste.

Entre deux colères divines, un cri de bébé perce le fond sonore. De ces cris qu'on entend à la naissance et qui sont le signe que la vie résiste, s'affirme envers et contre tout. De ces cris qui ponctuent une libération et marquent une nouvelle arrivée sur cette Terre.

Alors comme en réponse, la tempête depuis longtemps retenue se déverse enfin. Toutes les eaux de la création s'abattent sur les sols, les arbres, les herbes et les demeures ; elles tombent dru, épaisses, sans une seconde de répit. Les vents violents emportent les branches, déplacent des rideaux d'eau telle des gifles magistrales. Encore, sans cesse, les éléments craquent et fusent ; d'autres éclairs filent jusqu'au sol et enflamment ici un arbre qui se fend en deux, là des clôtures, brisant ailleurs des roches millénaires. Une nature vengeresse, ivre de puissance. Une nature qui sait faire baisser la tête aux moins humbles, qui sait faire se terrer les plus téméraires.

Rien ne devrait bouger sous un tel déluge, au contraire, chaque parcelle du paysage gémit, s'agite ou est frappée, mugit et tremble sous l'affront de l'omnipotence la plus absolue. En quelques minutes, la terre est détrempée. Les arbres ploient. Les roseaux s'affolent sans fin. Les cours d'eau gonflent, emplis d'une fougue tumultueuse.

La porte d'une maison ballotte et une silhouette s'élance au-dehors, d'abord recouverte d'un tissu couleur pétrole, avant d'en être très vite débarrassée. Dans ses bras, un être minuscule se débat, tente d'échapper à la pression trop forte, à l'eau qui le trempe puis le noie, aux bras qui ne lui laissent aucun répit. L'homme n'en a cure. Au cours de cette nuit maudite, il a tout vu, tout subi, et seul le besoin absolu de mener sa besogne à son terme le force à avancer envers et contre tout. Il a arpenté ces arrhes depuis sa plus lointaine jeunesse ; maintes et maintes fois, il a retourné chacun de ces arpents pour engranger le fruit de son labeur. Il s'est échiné par tous les temps et pourtant, jamais sous de tels éléments déchaînés. La peur fait front à l'horreur. Il court,

glisse et se redresse, avance malgré tout, se fauflant entre les hautes herbes et les joncs, entre les arbustes et les arbres balayés, par des sentiers qu'il ne reconnaît pas.

Son fardeau le brûle et le soumet à la torture. À plusieurs reprises, il a posé la main sur la peau fragile du nouveau-né, il s'y est brûlé, et ce rejet de toutes les lois de la nature, de toutes les lois de Dieu, lui pèse plus que ce que l'on pourrait imaginer. Son cœur et sa conscience sont en plein doute, en plein désarroi. Est-ce le diable qui le tente ou le châtie? Des péchés de toute une vie austère qui reviennent le hanter? Est-ce la malédiction de voisins, de forains, de gitans ou d'envieux? L'ensemble de ces éventualités le déstabilise, d'autant plus qu'il n'existe aucune réponse.

Une seule chose compte au fond, avancer coûte que coûte pour rallier son but et faire un sort à cette ignominie qui l'agresse au plus profond de son être. Par une telle nuit, rien n'aura vraiment d'importance. Il a été impossible de joindre un médecin et on expliquera que l'enfant est mort-né. S'il faut prier et se confesser, cela sera fait. S'il faut implorer, rendre grâce et trimmer pour racheter ses fautes, cela sera fait aussi. Dans une pente inclinée, il glisse soudain, malgré ses grosses bottes, malgré son pied assuré. La boue est partout, l'eau aussi qui trempe chaque parcelle de son corps, dégouline de ses cheveux jusque dans ses vêtements et sa culotte.

N'est-ce pas ce qu'il tient dans ses mains qui a attiré de tels déferlements de folie?! Dans la tourmente, il prie bientôt, n'ayant rien d'autre à quoi se raccrocher : *« Notre père qui êtes aux cieux... »* Les mots s'échappent de ses lèvres tremblantes, son être tente d'ignorer la chaleur du petit gars qu'il serre contre lui à travers un maigre tissu et la brûlure qui peu à peu se répand sur son torse.

Alors qu'il tente de se relever, n'ayant qu'une main pour s'aider, ses pieds continuent à glisser sur la portion de terre inclinée, en partie cachée sous un arbuste aux larges branchages, secoué violemment par les vents hurlants. Un blasphème meurt dans ses

lèvres au moment où il tombe sur le dos, happé par le sol bourbeux aussi traître qu'une planche à savon. On dirait un torrent de terre détrempée, une coulée impossible à arrêter. Il bascule sur le côté pour essayer de se rattraper à quelque chose, heurte un bout de rocher qui lui meurtrit le dos, et son fardeau minuscule lui échappe. Des cris de douleur et de peur se perdent dans les éléments déchaînés. Il chute pendant quelques secondes jusqu'à se rattraper en contrebas sur un terrain plat, entouré de hauts talus. Le fond d'une fosse ou d'un vallon.

L'ombre qui se relève avec difficulté n'a plus rien d'humain. C'est une serpillière aux vêtements lourds, aux bottes remplies d'eau et de boue. Ses cheveux forment une herbacée détrempée devant ses yeux, qui l'empêchent de distinguer ce qu'il fait. Il tente de les remonter à l'arrière de la nuque, s'enduit ce faisant le visage de terre humide. Hagard, le voilà qui titube, cherche à entendre des cris, à remettre la main sur sa charge maudite. Impossible de l'abandonner en ces lieux, en l'état. Le corps... le corps finirait quoi qu'il arrive par être retrouvé. Et puis... il vit encore. Quoi qu'on en dise, quoi qu'on en pense, il vit toujours, aussi rien d'autre n'est envisageable. Comment l'existence fait-elle parfois pour se cheviller au corps des choses les plus insignifiantes alors que d'autres au contraire disparaissent quand on n'aurait jamais voulu les voir partir ?

Son regard fou parcourt la descente qu'il vient de dévaler. Zébrures et coups de tonnerre le font sursauter. À aucun moment les rideaux d'eau n'ont cessé de s'abattre, drus et épais. Un cri. Un cri s'échappe de la gorge de l'homme. Le blanc de ses yeux tranche dans la semi-obscurité, seule zone discernable, et effrayante, de sa silhouette sombre, il patauge en avant, mais ses pieds sont trop lourds, impossibles à soulever. La nécessité l'oblige à se rasseoir sous ce déluge, à retirer une botte pour la vider, à la renfiler et à rentrer le pantalon trempé dedans, puis à recommencer pour l'autre pied.

Son regard n'a eu de cesse de parcourir le paysage, et, enfin, il pense avoir discerné une forme dans un buisson. Avec prudence, la silhouette se remet debout, puis progresse vers son fardeau. L'eau dévale à vive allure toutes les pentes alentour. Les herbes et le sol ne peuvent ralentir de telles trombes, de telles quantités déversées. Ses mains écartent les herbes vivaces et retrouvent l'enfant, presque à l'abri. La petite créature pépie et gesticule, couverte de boue jusque sur le visage et dans ses courts cheveux épars, une maigre serviette enroulée autour de lui. Impossible de regarder ces traits sans frémir de dégoût. Sa peau, cauchemardesque, est veinée de stries bleuâtres.

Le voilà soulevé, empaqueté sous la gabardine trempée.

Dans la gorge profonde, les écoulements du déluge ont gonflé en un début de torrent. L'homme progresse avec désespoir, longeant les talus. Jamais de sa vie le chemin n'a été aussi long. Il lui faut encore de longues minutes et d'effroyables angoisses, quant à la sécurité de sa progression, avant d'enfin déboucher le long d'un véritable cours d'eau, trois mètres de large, presque indiscernables dans l'obscurité. Le lit a gonflé, montant en hauteur sur les bords des champs et des remblais, grondant dans un tumulte déchaîné.

Sous les cieux qui rugissent, maudissant la terre et les hommes, la silhouette se laisse tomber au sol. Avec dégoût et horreur, il se débarrasse de son poids dans les flots. En quelques secondes, la malédiction est emportée au loin, pour son plus grand soulagement.

L'épouvantail trempé ne reste guère sur place plus d'une seconde. Il se relève dès qu'il y parvient, disparaît par l'étroit goulot d'où il a jailli plus tôt, avalé par l'obscurité et la tempête.

Une explosion de lumière fige la scène un quart de seconde avant que la fureur de la nature en colère ne reprenne toute la place, comme si jamais elle ne devait s'arrêter de gronder...

I – MÈRE AIMÉE ET DÉTESTÉE

Confidences du responsable des secours en mer de Méditerranée, Commandant Laurent Fouilleux, basé à Toulon :

«La nature est une source d'admiration et de plaisir... Lorsque vous allez vous promener à la campagne ou en forêt, loin de nos villes un peu sclérosées, il faut le dire, vous accomplissez un grand écart qui est salvateur, revivifiant. Un peu comme un retour aux sources.

L'accès à l'océan est un autre de ces retours à la nature bien qu'il présente de plus grands «risques». Nos campagnes ont été domestiquées, débarrassées de tout danger pour l'être humain : plus de prédateurs, peu de risque de se perdre, tout est balisé. La mer, par contre, demeure et demeurera un milieu plus violent ; la noyade peut sanctionner le moindre égarement, l'orientation n'y est pas du tout évidente dès que l'on s'éloigne un peu de la côte et que l'on n'est pas un navigateur expérimenté.

Et puis... comme à toute règle, il y a une exception. Celui que l'on a surnommé le Drake en est une. Avec lui, la nature pourrait devenir inquiétante, car elle nous échappe, elle nous oppose une situation inédite. Vous pensez être face à un homme, quelqu'un comme vous et moi. Et si c'est effectivement le cas, ça ne l'est pas exactement non plus, par de nombreux aspects.

Avec lui, l'eau devient facile. Là où dix de mes hommes ne pourraient sauver l'équipage d'un bateau à la dérive, je sais qu'il peut accomplir des miracles.

On ne juge les gens que par leurs actes. Les siens parlent pour lui. On ne connaît bien les gens qu'après les avoir suffisamment côtoyés, et j'ai eu cette chance. Je le crois infailible, supérieur à bon nombre d'entre nous. Une âme exemplaire et un esprit de sacrifice dont bien peu pourraient se vanter...

... néanmoins, parfois la mer l'appelle et, dans ces cas-là, il devient un étranger, quelqu'un que je ne connais plus et dont je ne peux prédire les actes.

Plaise au ciel qu'il ne dévie jamais de sa voie... »

1

De nos jours...

Dans la cabine du Caïman, hélicoptère de la Marine nationale, le grondement des retors reste difficilement supportable sans casque antibruit.

Penchée au-dessus de lui, Sabrina farfouille dans son oreille pour installer le transmetteur radio. La majorité des signaux sont conduits par l'Inmarsat, la plateforme satellite qui regroupe et gère en mer tous les types de communications : téléphone, radio, internet, et autres services d'urgence pour lesquels des fréquences sont réservées.

– Tu m'entends ? demande la jeune femme.

– Oui, s'étonne Drake, ça couvre le bruit ambiant. Pas plus mal !

– En principe, crie William, leur pilote, en s'incrutant dans la conversation, un casque fait bien mieux l'affaire !

– C'est pas forcément l'idéal pour tout le monde...

– Ah, ah, notre champion du monde fait bande à part !

– Je suis un plongeur avant tout, répond Drake, et je me suis toujours bien débrouillé sans gadgets. Trop de technologie tue la technologie...

Il fait un clin d'œil à Sabrina, leur médecin, sachant fort bien que ce sujet de conversation peut faire bondir son collègue, pour qui toutes les nouveautés high-tech sont sacrées.

– Restez concentrés, les coupe la lieutenant Bredasse, nous arrivons sur zone, je veux que tout le monde soit prêt à intervenir. La mer est démontée...

Elle se trouve dans le cockpit, à côté de William. Dans la cabine arrière, un autre marin complète leur équipée ; il s'agit de Sylvain, un solide gaillard blond, affecté à l'hélicoptère et infirmier de surcroît, capable d'apporter les premiers secours en vol malgré le peu d'équipement embarqué – le temps de rejoindre un hôpital ou un navire de secours – en complément de Sabrina. Avec plusieurs civières plaquées contre la paroi du fond, la place pourrait sembler manquer. Tout est relatif. Ils peuvent encore embarquer plusieurs blessés et c'est là tout l'objet de leur mission.

La nuit a été rude... les vingt-quatre dernières heures en fait. Drake se passe la main sur le visage pour essayer de dissiper l'impression de torpeur induite par l'inactivité et la fatigue. Contrairement aux militaires avec qui il est embarqué lui est un civil réserviste volontaire, affecté aux secours en mer Méditerranée. Son accoutrement tranche d'ailleurs avec celui de tous les autres : tête nue, ainsi que les pieds et les mains, seule une combinaison noire l'habille alors qu'habituellement, il n'en porte pas. Assis par terre, l'équerre que forme son corps cache la longueur exceptionnelle de ses jambes et l'ampleur de son torse. Plus de deux mètres. Dans son oreille, Sabrina continue à effectuer des tests, murmurant des : « *AB... AB... tu m'entends...* » et aiguillant Sylvain pour qu'il règle les transmissions sur une console dans la paroi du fond.

La veille, en début de matinée, la tempête Dorothy – un ouragan de niveau 5, le plus élevé, dévastateur, a débordé les côtes

espagnoles et marocaines depuis l'Atlantique pour se répandre en Méditerranée, un phénomène extrêmement rapide qui n'a laissé que quelques heures aux populations pour se mettre à l'abri. Le niveau d'alerte rouge a été déclenché trop tard du fait de la rapidité de déplacement du phénomène météorologique. De nombreux bateaux de plaisance, de pêcheurs, et autres transports maritimes se trouvaient en pleine mer et n'ont pu regagner un port à temps. Sous l'ampleur des précipitations, les fleuves et les cours d'eau de dizaines de villes côtières ont gonflé, les niveaux ont dépassé les limites, inondant bon nombre d'habitations. Pendant toute la fin de journée, Drake et son équipe de secours sont intervenus en plusieurs points de la Côte d'Azur, principalement pour évacuer des résidents sinistrés. Les victimes et disparus se comptent par dizaines ! Cela fait donc près de vingt-quatre heures qu'ils opèrent, avec seulement quelques heures de sommeil au cours de la nuit, lorsqu'il faisait trop mauvais pour intervenir. Les radars et satellites ont relayé plusieurs appels de détresse en mer, et les voilà repartis pour secourir des plaisanciers. En espérant que les malheureux aient survécu au passage de l'ouragan.

Par la vitre, l'étendue des eaux baigne à perte de vue dans une atmosphère étrange, presque irréelle. Un mur gris barre l'horizon, il s'agit de la tempête qui s'éloigne vers l'Italie – son déplacement est très rapide, trop même, comme si une entité malveillante et furieuse l'entraînait dans une course sans fin. Au-dessus, la voûte nuageuse est basse, auréolée de soleil et de luminosité, et pourtant toujours menaçante. À la surface de la méditerranée, les vagues sont démontées, énormes. Des plissures d'écume se couvrent les unes les autres, se chevauchent en se délayant. L'hélicoptère file à plein régime, mû par un sentiment d'urgence et de danger latent. Chaque minute perdue peut laisser le temps à une victime de décéder d'hypothermie ou des suites d'une blessure survenue dans la fureur de la tempête !

– Tu devais pas nous raconter ton premier sauvetage en mer? demande encore William – comme s’il était impossible pour lui de rester sans bavarder plus de deux minutes (mais ça aide aussi à garder le niveau d’adrénaline à un stade raisonnable).

– Peut-être un soir, après une bonne cuite, dit Drake.

– Ça, c’est quand tu veux... À la prochaine perm, je suis ton homme!

Drake éclate de rire, d’un rire franc et plein de joie. Pas que la perspective de boire l’intéresse un instant, il n’a jamais bu ne serait-ce qu’une goutte, mais passer un bon moment avec la team réunie est toujours une agréable perspective, une bonne façon de contrebalancer les heures difficiles en opération et les sauvetages éprouvants!

– D’ailleurs William, rajoute le nageur olympique, on attend toujours cette histoire d’étudiante que tu as fait entrer à la base dans le coffre de ta voiture!

– Je ne vois pas de quoi tu parles, mec. Je suis marié, je te rappelle.

– Ah, demande Sabrina, je me suis toujours demandé si c’était pas elle que tu avais épousée.

– J’aurais bien aimé, fait-il en s’esclaffant de rire.

– Signal au sud-ouest! commente Marion Bredasse. On est tout proche... Arrêtez avec vos bêtises!

– Tu m’étonnes, la coupe Sylvain, ça mérite un sacré blâme ce genre d’entourloupes. Mais les filles, ça les fait rêver de découvrir la vraie vie d’une base militaire. Tous ces uniformes!

– Jamais été attirée par les uniformes, répond Sabrina avec un sourire pour le nageur.

Une sorte de jeu de séduction s’est mise en place entre eux deux. Il faut dire que le corps d’athlète de Drake a de quoi impressionner n’importe qui. Homme comme femme. Sa gentillesse et sa bonhomie ajoutent encore à son charme.

Le nageur lui rend gentiment son sourire avant de ramener son regard sur l'extérieur, car un détail a attiré son attention. Il se redresse sur un bras, une forme détonne sur les eaux agitées :

– Coque retournée à 4 heures.

– Putain, je l'ai ratée, dit Sylvain.

Ce dernier est assis sur un siège rétractable, devant plusieurs écrans radars.

– C'est moi qui surveille ce côté, l'excuse Marion, je n'ai rien vu non plus.

L'amplitude des vagues brouille une grande partie des signaux. Le fait que l'embarcation en péril ait chaviré diminue d'autant son empreinte radar.

– Guidez-moi, leur demande William.

Pendant qu'ils parlent, l'hélicoptère a amorcé un virage plein ouest, tanguant légèrement sur le flanc. Par moments, des basses pressions donnent l'impression qu'il s'écroule sur quelques mètres, comme s'il reposait soudain sur du vide.

– On devrait être alignés là, commente le nageur.

Le vol devient presque stationnaire alors qu'ils approchent d'un voilier dont seule la carène, la partie inférieure, émerge de l'eau. À l'arrière dépasse le safran, la plaque pivotante qui fait partie du gouvernail, et au milieu, dressé vers le ciel, le bulbe, sorte d'aileron plat, censé garder le bateau à flot lorsqu'il pivote dans les vagues.

– Opérationnel! crie Drake.

Il échange un regard avec Sabrina pour s'assurer qu'elle est prête. Retenue par le poing à une sangle au plafond, elle a complété sa tenue de plongée, combinaison étanche refermée par-dessus plusieurs couches de vêtements, grosses chaussures noires, gilet de survie pour assurer la flottaison, casque micro bien refermé avec l'accroche menton. La complicité qui se voyait quelques instants plus tôt a fait place au professionnalisme : l'obligation d'être le plus efficace possible prime sur tout le reste quand il faut sauver des vies.

– Parée, ouverture porte, dit-elle.

L'impressionnant hélicoptère a ralenti et se stabilise au-dessus de l'embarcation.

– Paré, valide William.

Sabrina déverrouille la fermeture et fait coulisser l'imposante porte, laissant la place à son collègue. Drake est rapide, précis, l'amplitude de son corps, plus de deux mètres, se fait oublier, car il porte bien moins de vêtements que les militaires qu'il accompagne. En deux secondes, il a glissé ses jambes sur le marchepied et apprécié la puissance du vent dans ses cheveux, les embruns mouillés sur sa figure. Sans aucune crainte, il se laisse glisser à l'eau... Moment de flottement dans les airs, une dizaine de mètres débarrassé de toute contrainte, pieds tendus, bras le long du corps. Il percute la surface démontée et s'enfonce sous l'eau.

– Le plouf est à l'eau, entend-il dans ses écouteurs.

Plénitude de se retrouver sous la surface, enfin dans son élément.

– Le médecin est relié au Croc, on entame la descente. Plus à droite. Drake, il faut que tu l'assures, il y a trop de vent. La ligne se déporte, trop d'amplitude.

Le plongeur a ouvert les yeux sous l'eau ; il ne porte ni masque ni protection, et n'en a nul besoin. Sa vue porte loin, du bleu de tous côtés jusqu'à l'horizon. D'un regard, il détaille l'envers du voilier. Aucune trace de présence humaine. Ses pieds fouettent l'eau, lui faisant gagner en vitesse, il file en quelques secondes avec la vitesse d'un dauphin, surgit à la surface tout contre la coque et parvient aussitôt à attraper l'aileron central du bateau pour s'y maintenir et se hisser. Violentes, les vagues secouent la coque avec fureur.

– Sabrina, utilise ta corde, lance Sylvain, je perds le contrôle de ta trajectoire!

La pauvre silhouette est à présent suspendue à mi-hauteur de la descente, alors que les pales de l'hélicoptère mugissent de fureur en vol stationnaire.

– Sinon, je te remonte!

Malgré sa position délicate, la militaire a une réaction professionnelle : elle détache la corde fixée à son harnais et la projette vers le bas, à destination du bras levé de Drake. Une première fois, la corde passe trop loin de lui. L'hélicoptère se décale alors que Sabrina tournoie dans les airs, complètement livrée à elle-même. Le plongeur ne laisse pas passer une deuxième chance lorsque la corde revient près de lui ; il glisse sur la coque et la saisit au vol, puis tombe à l'eau. D'une seule main, il se ramène à porté et remonte le long de l'embarcation, tout aussi vite, comme s'il avait fait un simple saut. En moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, il est revenu à son point d'accroche et assure l'arrivée de sa camarade.

– La descente reprend... Quelques instants encore, et... Médecin sur le bateau, je remonte le croc.

Le croc désigne le crochet qui pend au bout du câble en acier afin d'accrocher les personnes hélitreuillées ou les civières. C'est une pièce plutôt consistante, pas juste un crochet, entourée d'un cercle pour le saisir en pleine opération.

– OK! On reste en survol de zone, indique William.

Hélicoptère militaire de belle envergure, le caïman se présente comme un appareil massif, avec deux hublots sur le cockpit à l'avant et deux turbines à l'arrière. On le reconnaît à un élément caractéristique : une espèce de ligne droite, à mi-hauteur du flanc, qui lui donne un aspect légèrement hexagonal ; la porte latérale, d'ailleurs, est comme pliée sur le côté au niveau de cette ligne. Sa présence à proximité dégage beaucoup de turbulences, aussi William s'éloigne-t-il pour les laisser opérer. Sabrina a écarté les jambes pour se stabiliser de chaque côté de la coque, mais le tangage est violent. Drake décide de l'assurer sur l'aileron avec sa corde.

Toute cette opération depuis le début de la descente n'a pris qu'une ou deux minutes. Chacun d'entre eux a une expérience de plusieurs années d'opérations en mer et sait exactement ce qu'il doit faire.

– Je plonge, ponctue-t-il.

Aussitôt dit, il se laisse glisser à l'eau, jambes tendues, disparaît au milieu des vagues, laissant la médecin esseulée à la surface, à déployer des efforts constants pour ne pas perdre pied. Avec un bateau retourné, l'opération sera au minimum délicate, voire lourde sur un plan émotionnel si les passagers ont versé par-dessus bord. Seule sur ce morceau de coque, seule au milieu de la mer partout où elle tourne le regard, elle fait une prière et continue à lutter face aux éléments, à des ballottements qui parfois soulèvent l'embarcation sur quatre à cinq mètres de haut avant de la faire replonger de la même hauteur. Ses jambes et ses chaussures sont couvertes d'eau, mais elles restent bien étanches. Une pensée, un court instant, vole vers son petit garçon de deux ans, Ugo, vers son mari à la base, occupé à quelques réparations techniques. Une seconde, elle se réprimande pour les échanges de sourire qu'elle peut avoir avec Drake. Quelle idée de faire des gamineries pareilles ! Et puis c'est plus qu'elle ne peut s'autoriser, aussi se concentre-t-elle à nouveau, guettant le moindre mouvement de son camarade. L'avantage avec Drake, c'est que là où un plongeur va mettre une ou deux minutes de plus, lui se faufile sous l'eau avec l'assurance d'un poisson.

L'univers se révèle beaucoup plus calme sous la surface. Le long mât du voilier pointe vers les profondeurs, l'homme bat des pieds et crawl, ralliant en deux secondes la descente ; ces petits escaliers censés mener vers l'intérieur, lui les remonte en hauteur, pénètre dans une pièce étroite où il s'accroche à un four encastré. Il poursuit par une porte et un salon avec les fauteuils au plafond, une porte qu'il s'empresse d'ouvrir. Salle de bain. Vide. «Merde !» Un sachet en plastique passe à côté de lui, donnant l'impression de croiser une méduse. Quelques

autres objets surnagent entre deux eaux. L'athlète se retourne dans le salon, pivote sur lui-même avec la grâce et la rapidité d'un nageur de natation synchronisée. Il se propulse jusqu'à la descente, escaliers inversés qui disparaissent vers le bas. Le bateau est soulevé par moments, agité de remous forts qui le font heurter les parois. Il n'en a cure. Reste une porte en face de lui.

Des commentaires lui parviennent de loin, avec la voix de Marion :

– Autre navire... détresse... deux milles... ... nautiques...

«*Chaque chose en son temps!*»

La porte est close. Il s'arc-boute contre, ses pieds prennent appui contre les parois du salon. Sa taille fait qu'il est presque trop petit pour un intérieur comme celui-là, mais c'est aussi un avantage. Lentement il repousse la porte, luttant contre l'eau à l'intérieur, avant que les échanges de liquide ne lui libèrent l'accès et, aussitôt, il aperçoit deux corps, et leurs têtes qui surnagent dans quelques centimètres d'air encore emprisonnés, sous le sol en l'occurrence, vu que tout est inversé. Ils se sont calfeutrés dans une couverture de survie. Avec la température de l'eau, cela ne va pas les aider beaucoup. Un goût métallique dans l'eau lui donne une information cruciale, l'un d'eux perd du sang.

À de très faibles vibrations, Drake constate qu'ils se meuvent encore, faiblement. Aussitôt, il repart à l'extérieur, accélère d'un coup pour émerger à la surface.

– Deux personnes, encore vivantes, blessées. Il me faut un respirateur. Descendez vite une civière.

Sabrina relaie immédiatement les informations :

– Besoin d'une civière, deux personnes à évacuer. On passe en secours à blessés.

– Je me rapproche, commente William, en imprimant un léger pivot au Caïman.

– La tempête revient vers nous, commente Sylvain. Il ne faudra pas traîner. Je me mets en position pour la civière!

– Je contacte le relais à terre, fait Marion, pour savoir ce qu'on fait pour le deuxième navire. On reste concentrés sur les blessés à évacuer...

Drake décroche le respirateur à la ceinture de Sabrina. Il se laisse glisser en arrière, se repousse d'une main pour ne pas cogner la coque et coule sous l'eau. En une volte-face vive, il se retourne vers l'escalier, se tord à nouveau pour faire un angle droit et se rabattre immédiatement dans la chambre à coucher. La tête toujours sous l'eau, il vient frôler un premier corps, qui n'a presque pas de réaction. L'autre par contre s'agite soudain, le frappe dans le dos. Réaction de panique? Les coups n'ont presque aucun effet sur lui. Il plaque le respirateur sur la bouche de l'homme, le sang semble provenir de ses propres blessures.

– Sauvez-le, finit par bredouiller une voix féminine fatiguée, il est blessé.

Drake se glisse dans le dos de l'homme, son bras placé sous les siens pour le maintenir contre lui et garder le respirateur en place :

– Je reviens! hurle-t-il.

Puis doucement, il s'éloigne sous l'eau, allongé, gardant le corps collé au sien. Un de ses bras est resté libre, l'aidant à se guider en arrière alors qu'il se propulse avec les pieds. L'étape délicate est de franchir la porte puis de passer les escaliers sans cogner le malheureux qu'il tente de sauver. Il accélère enfin à l'extérieur pour contourner la coque et remonter à la surface, non loin de l'aileron. De sa main, il se maintient d'abord à l'embarcation afin d'éviter qu'une vague n'entraîne un choc trop violent. Et Sabrina voit le nageur émerger enfin avec un blessé apparemment inconscient. Le Caïman les survole de nouveau sous un ciel assombri, le vent a encore forcé, les couleurs du jour ne sont plus que nuances de gris. La visibilité commence à se réduire, comme si des nuages se formaient tout autour d'eux. Entre eux et l'hélicoptère, le Croc descend la civière, ballottée par les vagissements d'un monstre. Sabrina s'est servie à nouveau de la corde afin de

guider la descente jusqu'à elle. Malgré les difficultés, elle s'empare d'une main de la tige métallique qui entoure le brancard et l'entraîne au sol jusqu'à la coque.

– Premier blessé au niveau de la coque! hurle-t-elle. Civière sécurisée, je détache le Croc.

Ce dernier remonte aussitôt, laissant la jeune femme positionner la civière au point le plus élevé de la coque, dans le sens de la longueur. Heureusement qu'elle est attachée dans le dos, sinon elle ne pourrait rien faire. Drake se hisse d'une seule main en tirant le corps puis, ramenant son pied sous lui, parvient à se redresser d'un mouvement. Personne, sur une surface trempée, secoué par de tels remous et la fureur des éléments, n'aurait réussi un tel geste. Le voilà pourtant agenouillé, ses deux jambes positionnées de chaque côté de la coque, puis, avec beaucoup de calme et de douceur, il soulève le corps pour le positionner sur la civière.

– Vous allez bien, vous m'entendez? demande Sabrina au skipper blessé.

Ce dernier ne réagit pas.

– Pas de réaction du blessé, lance-t-elle à l'attention de Sylvain. Pertes de sang sur la poitrine. Je ne peux émettre aucun diagnostic dans ma position. Nous l'installons pour le remonter.

Entre deux parties molletonnées jaunes, on positionne la tête du patient afin qu'elle reste bloquée. Les deux sauveteurs placent ensuite ses jambes bien allongées, puis les bras le long du corps. On sangle ensuite le tout.

– Renvoyez le Croc, demande-t-elle, enlèvement en préparation.

Tandis que Drake s'affaire à préparer la civière, Sabrina s'est relevée, la main tendue vers le ciel. Le crochet redescend déjà, effectuant de grands balayages dans l'air au-dessus d'eux. Il est en effet difficile de le guider avec autant de mouvements. Le Caïman se déporte énormément sous les rafales qui se renforcent. Impression? Ou triste constat de son insignifiance?! Le Croc passe à leur portée, mais malgré ses efforts, elle ne parvient

pas à s'en saisir. Ce qui n'est pas le cas de Drake, qui a placé sa main pile au bon endroit.

– Merci, souffle-t-elle, impressionnée.

Le nageur accroche la civière, tandis que le médecin refixe la corde pour la guider.

– Civière accrochée, remontez.

– Je retourne chercher l'autre victime.

Il glisse et disparaît sous la surface alors que le blessé s'élève en tournoyant dans les airs, relié entre le bateau et l'hélicoptère, assuré en partie par la corde tendue que tient la médecin. C'est à Sylvain à présent de guider les opérations, car, du bras, il tient éloigné le fil pour qu'il ne percute pas le Caïman. En quelques secondes, la civière est parvenue quasiment jusqu'à lui.

– Deux mètres sous la barque... Au niveau du marchepied. Au niveau du Cargo.

L'infirmier se saisit du contour d'acier pour tirer le blessé dans la cabine. L'arrière du brancard reste accroché en hauteur, mais le fil se dévide pour aider à le redescendre en position.

– Croc défait, blessé réceptionné, premier diagnostic en cours.

Sylvain découpe le vêtement de l'homme avec un couteau et découvre le torse couvert de sang. Tout le nécessaire de secours se trouve à porté, mais il y a tellement de choses à faire : vérifier la température du corps, qui baisse rapidement dans l'eau froide, placer une perfusion pour atténuer la douleur, nettoyer les plaies pour évaluer le degré de gravité des blessures.

Sous l'eau, l'agile Drake s'est faufilé à nouveau jusqu'à la chambre à coucher de l'embarcation. Il arrive pile au bon moment, car la seconde rescapée se débat pour ne pas se noyer, la pièce a fini par se remplir totalement d'eau. Comme pour l'homme, il commence par placer le respirateur sur sa bouche avant de la ceinturer pour l'emporter. La pauvre femme, qui recrache de l'eau dans le masque plaqué sur sa figure, manque de s'étouffer et se débat, affolée, contre lui. Elle ne tiendra pas longtemps. Avec précipitation, le dragon des mers bat des pieds et du bras,

passant une première porte, s'orientant à l'envers pour franchir l'escalier. Pendant quelques secondes, il ne sait plus trop ce qu'il voit, ce qu'il fait, seul l'instinct le guide dans l'onde et le fait jaillir à l'extérieur.

«*Calme-toi, reste concentré sur ce que tu fais*».

L'horizon sous-marin se révèle enfin et, en quelques battements, il contourne le voilier et s'apprête à jaillir à la surface. L'eau lui apporte tout à coup de nombreuses informations, des vibrations lointaines, des cris. «*Que se passe-t-il?*» Est-ce que cela provient de l'autre bateau? Le temps est précieux et ne lui laisse pas l'opportunité de creuser la question.

Il émerge tout contre la coque, protégeant la femme qu'il essaye de sauver.

– Remonte, il faudra juste un harnais!

– Médecin à évacuer, lance Sabrina. Envoie-nous un harnais, Sylvain!

Elle s'est baissée pour aider le nageur à tirer la blessée sur la coque. Drake la garde contre lui, retire le respirateur portable, nettoie l'eau autour de sa bouche. La femme crache, hoquette. Il replace aussi vite le respirateur afin d'être sûr qu'elle soit bien ventilée. Le Croc redescend, avec la corde pour le stabiliser. À deux, ils le récupèrent très vite.

– Préviens Marion, je ne repars pas avec vous!

– Quoi? Drake, c'est hors de question...

– La tempête revient plein ouest, il faut que je rejoigne l'autre bateau. Des gens ont besoin d'aide là-bas, c'est le plus important...

– Drake!

– Je compte sur toi...

Et Sabrina s'élève bientôt :

– Médecin en cours de remontée.

L'opération prend quelques secondes. Elle est guidée d'en bas avec la corde, pour ne pas trop dévier dans le vent. Sylvain la récupère à l'arrivée de l'hélicoptère et la laisse s'occuper de l'homme

sur la civière. Drake a passé le gilet-harnais autour des épaules et de la taille de la femme. Elle ne semble guère consciente de ce qui lui arrive, probablement à bout de force. Il est important néanmoins de lui donner les bonnes consignes pour éviter tout problème :

– Nous allons vous remonter dans l'hélicoptère, gardez bien les bras croisés sur la poitrine afin d'éviter tout danger. Tenez les sangles et ne les lâchez plus. Vous n'avez rien à craindre!

Sa voix transpire de force et d'assurance, on ne peut douter une seconde de ce qu'il dit. Il a refermé les poings de la blessée sur les sangles. Il attend le Croc, le réceptionne d'un mouvement agile au plus bas de son mouvement de balancier, et accroche la femme. Du bras, il fait signe à Sylvain.

– Tout va bien se passer! Laissez-vous faire.

Dans ses écouteurs, un échange de conversations houleuses est en cours :

– Hors de question! hurle Marion, on n'abandonne personne ici! On a reçu l'autorisation de passer au second sauvetage, on est la seule équipe à des miles à la ronde.

– La tempête gagne en intensité chaque minute, intervient William. On n'est pas loin de basculer en conditions impropres au vol. Faut demander l'intervention d'un navire de la marine nationale.

– Alors on rentre, mais tous ensemble! Je suis responsable de cette opération, ce n'est pas un jeu. Sylvain, fais-lui signe de remonter. Drake, on ne te laisse pas là! Hors de question...

– La victime est en approche, deux mètres sous le cargo. On la sécurise avec Sabrina.

– Drake a plongé, lance cette dernière. Il n'est plus là!

– DRAKE, hurle Marion dans son micro. Reviens, bordel... On doit déguerpir de là! DRAKE!!!! Putain, tu me fous les nerfs...